

## LE CONSEILLER DES FEMMES.

---

### DES SALLES D'ASILE EN GÉNÉRAL, et de celles de Lyon en particulier.

Le jour où pour la première fois des salles d'asile s'ouvrirent à Paris, un grand acte d'humanité fut accompli, car, dès ce jour, la femme pauvre put consacrer de longues heures au travail sans craindre pour la santé de son petit enfant un abandon auquel semble le condamner sa naissance!

Quand on cherche à pénétrer les secrets de certaines vies on s'étonne que le mécanisme social ait pu marcher avec d'aussi mauvais rouages. Comment en effet expliquer l'existence de cette classe nécessaire qui vit au jour le jour, exposant le plus souvent dans les rues et sur les places publiques sa misère et sa dégradation? Y a-t-il chez elle un lien de famille, une attraction au foyer domestique? Non; rien de tout cela ne lui est donné, et dans l'état d'abjection où l'a placée sa misère c'est à peine si elle veut justifier par le mariage l'existence de malheureux êtres voués au malheur, à l'infamie! Pour la femme pauvre c'est un moyen d'exciter la pitié que d'exposer à tous les yeux, par un froid rigoureux ou par une chaleur brûlante, les membres délicats d'un enfant ma-

ladif dont elle provoque souvent les larmes. C'est un moyen d'obtenir du puissant une plus sûre aumône que de le faire poursuivre par un petit pleureur dont la voix est douloureusement émue. Que de mères ont, à ce métier, corrompu de jeunes êtres en leur faisant ainsi jouer la souffrance! Que d'enfans sont devenus vicieux pour avoir été trop tôt livrés à eux-mêmes sans guide, sans appui! Les uns, abandonnés dès leur naissance, ou sont allés mourir dans un hospice, ou se sont atrophiés dans une languissante inaction; les autres, livrés au caprice du sort, se sont traînés de misère en misère et ont été grossir cette masse flottante qui se rue en tous sens et pour tous les partis pourvu qu'on paie ses cris et ses ruades...

C'est pitié vraiment de voir ainsi tant de misères, tant de vices, tant de dégradation, mais c'est bien plus pitié encore de penser au sort de ces pauvres mères qui forcées de quitter leurs enfans pour pourvoir à leur subsistance, les laissent souvent seuls et sans feu s'alanguir tant que dure une journée!! Ah! c'est pour celles-là surtout que les asiles sont une seconde Providence, c'est pour elles qu'il doit y avoir sécurité et joie à voir leurs petits ainsi soignés.

Il y a huit ans que les premiers asiles pour l'enfance ont été fondés à Paris, sous le patronage de M<sup>mes</sup> de Pastoret, de Laborde, Mhallet, Anisson, etc., etc. Ces asiles, d'abord au nombre de quatre, se sont élevés depuis au nombre de vingt-quatre. Il se fait dans chacun une mutation de cent cinquante à deux cents enfans, et quoique ce soit encore bien peu, eu égard à la population Parisienne; les résultats en sont tels qu'une grande amélioration morale se fait déjà remarquer dans cette direction.

La seconde ville de France, Lyon, ne devait pas rester en arrière, elle a eu aussi ses salles d'asile et depuis il s'en est successivement élevé trois. Il faut même le dire, et ceci sans partialité, les salles d'asile de Lyon nous paraissent mériter la suprématie. Nous avons trouvé là une soumission parfaite de la part des élèves, et elle nous a semblé être moins le résultat d'une autorité absolue que d'une supériorité aimée, les maîtres chargés de la direction de ces écoles ont une constante activité, ils intéressent leurs élèves et les font passer sans ennui d'une étude à une autre. De petits tableaux représentant tous les faits importans de l'histoire sainte sont employés pour fixer l'attention des enfans \*. C'est un excellent moyen que celui-là ; il parle à leurs yeux pour arriver à leur intelligence.

Les enfans viennent à l'école le matin à huit heures, on les laisse s'amuser dans un vaste jardin, puis on les fait déjeuner avec une soupe faite aux frais des dames directrices ; après le déjeuner on leur nettoie la figure et les mains, et à dix heures précises cette petite armée enfantine se met en marche dans le plus grand ordre pour entrer en classe. Tous chantent et marquent la mesure avec une rigueur étonnante, jusqu'à ce qu'ils soient arrivés devant leurs places respectives, là, un coup de sonnette les fait arrêter, un autre coup les fait asseoir et la prière commence. Ce n'est point une prière latine qu'on leur fait dire, mais une prière simple et vraie qu'ils sentent et comprennent. Après la prière, les moniteurs, armés de leurs baguettes, commencent sous l'œil du maître, une leçon de lecture, puis à l'aide de

\* Ces tableaux ne sont à Lyon que dans la salle de St-Paul, qui nous a semblé la mieux dirigée.

petites boules enfilées à des verges en fer placées horizontalement les unes au-dessus des autres, on leur apprend à compter.

Après le calcul les enfans travaillent au tableau ou écoutent une historiette qu'ils répètent le lendemain comme exercice de mémoire.

L'étude du tableau offre beaucoup d'intérêt aux enfans et leur donne une idée exacte des choses qu'ils ne connaissent pas ; par exemple, ils demandent à savoir ce que c'est qu'un pont suspendu, et on leur dessine sur le tableau un pont suspendu qui y reste jusqu'à ce qu'ils le connaissent, le nomment et lisent son nom écrit séparément ou mêlé avec d'autres mots.

Après cette leçon les enfans marquent avec leurs bras la hauteur, largeur et profondeur, ils font de la gymnastique sur leurs bancs en imitant le jet d'une boule ou tout autre action qui ne fait remuer que les bras ; à midi, ils prient Dieu et vont dîner dans une grande pièce bien chauffée, où sont disposés tous leurs paniers. Après le dîner, ils s'amuseut jusqu'à deux heures et rentrent en classe dans le même ordre que le matin. De deux à trois heures les petites filles tricotent et les petits garçons écrivent ou parlent. Puis recommencent la leçon de lecture, le chant et la prière. A quatre heures les travaux sont finis, mais une personne chargée de la surveillance reste auprès des enfans qui jouent dans le jardin jusqu'à six heures, si l'on ne vient pas les chercher avant ce temps.

C'est vraiment une chose pleine d'intérêt que la vue de ce nombre d'enfans dont le plus âgé n'a pas sept ans, chacun est joyeux et animé, on dirait une partie de fête tellement ils ont de zèle à s'exciter les uns les autres. Tous sont frais et gras, et malgré la simplicité de

leurs vêtemens, pas un n'a l'air malpropre. Traités avec douceur, abrités et chauffés, ces petits êtres semblent sentir déjà tout le bien qu'on leur fait; ils comprennent instinctivement que désormais ils ne seront plus enfermés sous clef pendant des journées entières ou livrés au vagabondage des rues, et leur bouche simple et rieuse se prête avec plus de plaisir à louer Dieu qu'à blasphémer son nom. Pauvres enfans, oh! puissent-ils en sortant de ce lieu de secours trouver encore un plus solide appui! Pour nous, heureuses de pouvoir louer dans notre ville tout ce qui mérite d'y être loué, nous devons rendre témoignage aux dames qui ont associé leurs noms à une œuvre aussi belle, et nous espérons bien que leur exemple sera suivi dans toutes les villes, qui n'ont encore rien constitué pour la première enfance, car c'est surtout lorsque la plante est jeune et flexible qu'il importe de la bien diriger! Les salles d'asile sont le premier moyen de régénération qui nous soit offert par la morale, ne l'oublions jamais et réunissons tous nos efforts pour inspirer à la génération qui vient de meilleurs sentimens qu'à la génération qui s'en va...

L'asile de Saint-Paul, qui a surtout fixé notre attention, est dirigé par quinze dames, au nombre desquelles on compte M<sup>mes</sup> de Gasparin et Evesque qui, toujours associées aux œuvres de bienfaisance, méritent pas leur supériorité morale et intellectuelle d'être placées en tête des femmes dont notre ville s'énorgueillit! M<sup>mes</sup> Prunelle et Verdun surveillent également un asile et y portent avec ardeur leur zèle religieux.

La Croix-Rousse va aussi, dit-on, ouvrir une salle d'asile, et tout porte à croire que ces établissemens se généraliseront en France.

Plusieurs institutions de bienfaisance pour l'enfance

existent en outre à Lyon, la plupart placées sous la direction immédiate des curés, sont soutenues par la charité des fidèles et ne ressemblent en rien aux salles d'asile, toutefois heureux l'enfant qui peut en faire partie, car là du moins il ne se démoralise point.

Les protestans, indépendamment de la part active que le plus grand nombre d'entr'eux prend, sans distinction de croyance aux œuvres de bienfaisance, ont créé au sein de leur église deux écoles mutuelles gratuites, l'une sous la direction de M. Macod, l'autre sous celle de M<sup>lle</sup> Bouquet. Ces deux écoles que nous avons visitées sont remarquables sous tous les rapports. Nous avons assisté chez M<sup>lle</sup> Bouquet à une leçon de géographie religieuse d'après l'histoire sainte, faite par M. le pasteur OEschmann et nous rendons ici témoignage de la patience évangélique du maître et de la constante attention des élèves qui ont répondu avec beaucoup de clarté aux nombreuses questions qui leur ont été faites. C'est une douce et noble tâche que celle de M. OEschmann, et il serait à désirer que tous les cultes, sans exception, eussent de pareils instructeurs. Du reste, nous nous faisons un plaisir de dire que, distinguée entre toutes, M<sup>lle</sup> Bouquet a reçu il y a peu de mois une médaille qu'elle ne doit à la faveur d'aucun parti, mais à son propre mérite.

En sortant de toutes ces salles où l'enfance est si bien traitée, notre ame était délicieusement émue. Car nous aimons cette génération en herbe qui, selon nos prévisions, doit travailler et plus et mieux que nous à la réorganisation morale du globe! Oh! viennent encore de nouveaux asiles et une meilleure instruction, que tous puissent recevoir la lumière qui élève et développe l'ame, et celui qui devra à la sollicitude du riche le dé-

veloppement de toutes ses facultés, celui-là, nous le demandons, pourra-t-il lui garder haine et colère? Quel est le père qui dans son cœur pourrait maudire la main protectrice qui attire à elle son petit enfant? On a parlé de meurtre et de pillage, l'un et l'autre sont impossibles de nos jours car si quelques hommes en délire se portaient au désordre, d'autres, et ceux-là sont les plus nombreux, se lèveraient pour défendre le riche qui fonde des écoles et veille dans sa sollicitude sur les petits de ceux que le travail appelle à la peine! L'humanité est une chaîne immense qui commence à Dieu et dont tous les anneaux sont liés, la briser c'est faire une œuvre de folie et replonger dans un abîme sans fonds un monde avec tous ses progrès... Ah! que notre pensée s'élève jusqu'à Dieu, qu'elle s'inspire de sa grandeur, et notre vie, nouvelle et pure, sera à tous les êtres non à quelques êtres! Alors le monde sera vraiment une seule famille agissant comme un seul bras, aimant comme un seul cœur, voulant comme d'une seule volonté! Alors Dieu sera pour nous et nul contre nous, alors l'univers, riche à sa surface, donnera à chacun le pain qui le nourrit, l'eau qui le désaltère; alors tomberont devant cette grande harmonie les murs qui séparent les cités, les provinces, les empires, et du nord au midi, du couchant à l'aurore, les peuples se comprendront et s'aimeront, le commerce aura toute liberté, la religion toute puissance, l'individu toute satisfaction.

*La directrice,*

EUG. NIBOYET.



## DES PRÉVENTIONS CONTRE LES FEMMES.

Je ne puis me défendre d'un sentiment pénible en voyant combien de déceptions , de préjugés , d'injustes prétentions attendent la femme dès ses premiers pas dans la vie. Insoucieuse encore du jugement des hommes à son entrée dans le monde , elle ne voit dans un bal que le plaisir de la danse , celui de la parure ; dans une fête que l'agitation , le mouvement , la joie , les rires folâtres dont la nature lui fait un besoin impérieux : car les objets extérieurs doivent sympathiser avec ses goûts et son caractère ; la jeunesse est avide d'activité et d'émotions comme la vieillesse de calme et de repos. Pauvre jeune fille tu recherches les plaisirs , les amusemens de ton âge et tu ne sais pas que déjà des juges sévères se pressent autour de toi ! que ta timidité sera taxée de gaucherie , ton embarras de niaiserie , ta naïve gaîté d'inconséquence et d'étourderie , ou ta prodigue réserve de dissimulation. Oui c'est ainsi que l'on flétrit ou ridiculise les douces vertus de ton sexe et le reproche de dissimulation poursuit la femme à toutes les époques de la vie ; on blâme son éducation qui ne lui permettant pas toujours dans ses relations sociales ou intimes la franchise des hommes , lui donne un vernis d'hypocrisie , une teinte de pruderie qui dégradent son caractère. Oh ! légers censeurs qui jugez sur de frivoles apparences , n'avez-vous donc jamais examiné la physionomie d'une femme au moment où sa bouche dit le contraire de ce qu'elle pense ? ses yeux parlent pour elle , sa rougeur répond et son cœur ne ment pas , il a passé tout entier dans ses traits : ce muet langage si palpitant de vérité n'a pas besoin du secours des mots pour exprimer éloquemment une

passion contre laquelle elle combat , ou une émotion qu'en vain elle veut cacher.

La voyez-vous feindre un sentiment qu'elle n'éprouve pas ; employer une douce persuasion , combiner un plan de séduction pour vous attirer dans ses pièges ? non elle se borne à renfermer dans son ame toutes ses impressions , rendant ainsi mystérieusement un culte secret à celui qu'elle aime , et conservant son souvenir avec une religieuse discrétion , craignant de profaner son idole en la nommant.

Et pour quelques coquettes qui se sont fait un art de tromper , combien d'hommes ont fondé leur amour-propre sur la perfidie et établi leur brillante réputation dans le monde fashionable sur le nombre de leurs conquêtes et créé pour ainsi dire une théorie à l'usage des nouveaux adeptes ; se moquant sans pitié de la bonne foi et de la conscience qu'un pauvre novice ou provincial apportait dans ses premières amours , comme si la probité et la délicatesse étaient de trop dans leur rapport avec les femmes. Ils doivent savoir pourtant que presque toujours la destinée d'une femme est dans un premier attachement et que ce qu'ils regardent comme une distraction , et qui n'est pour eux que d'un intérêt secondaire pèse sur leur victime du poids du regret ou du remords.

Que de jeunes Catons , que de soi-disant sages s'érigent en moralistes , et blâmant les talens qu'une jeune fille développe dans la société , sans nier l'empire qu'ils exercent sur eux , trouvent qu'elle joue le rôle d'une cantatrice ou d'une danseuse , et déclarent , d'un ton tranchant , qu'ils ne les désirent pas dans la compagnie de leur vie qui doit avoir surtout le goût de la retraite et mépriser les louanges dangereuses qui font

germer dans son cœur tous les poisons de l'orgueil et de la vanité. Tu viens de l'entendre pauvre adolescente cette froide déclamation, et déjà tu regrettes d'avoir cédé aux sollicitations de tes amies, aux désirs de tes parens et tu rougis de ton triomphe. Ah garde-toi de montrer aussi qu'une éducation un peu forte t'initie au secret des sciences et agrandit ton intelligence : car déjà l'épithète de savante, si ce n'est celle de pédante prononcée d'un air de dédain, vient résonner à ton oreille et désenchanter tous tes rêves, tous tes projets d'avenir. Quelquefois songeant aux liens auxquels tu es destinée tu as souri à l'idée que tu saurais comprendre celui qui doit te guider dans le monde, partager ses lectures, discuter avec lui vos intérêts communs, élever tes enfans, être leur seule institutrice et voir germer les vertus dont tu leur aurais enseigné les principes, une étrangère au moins ne viendrait pas former leur cœur et leur esprit et tu pourrais t'applaudir de ton ouvrage et jouir de leur reconnaissance.

Quel parti lui reste-t-il donc à prendre à la jeune fille au milieu de ce conflit d'opinions, doit-elle, renonçant à toutes les grâces, à toutes les dispositions dont la nature l'a abondamment pourvue, se borner au simple rôle de femme de ménage ? Qu'elle s'en garde, car alors son mari rendra justice à ses qualités utiles, à son mérite essentiel, mais il portera ailleurs son amour et ses hommages ; il sentira après avoir joui des soins de son intérieur, que son ame a besoin d'autres jouissances, et on pourra appliquer à ces femmes, si estimables d'ailleurs, ce que Sapho disait des athéniennes dont l'éducation était négligée : *Parce qu'elles n'ont point cueilli les roses des muses, on ne parlera point d'elles pendant leur vie, on les oubliera après*

leur mort, et elles passeront de l'obscurité dans le néant du tombeau.

De tout ceci, que faut-il conclure : qu'une femme sachant concilier les contrastes doit réunir les qualités les plus opposées ; joindre l'utile à l'agréable, la frivolité à la profondeur, et véritable prothée, être à-la-fois et tour-à-tour, suivant les circonstances, savante, artiste ou industrielle, cacher tous ses talens, n'en ressentir aucun orgueil et en un mot, tendre à la perfection, si elle veut être aimée et plaire aux hommes de notre siècle tout imparfaits qu'ils sont.

M<sup>me</sup> Emilie MARCEL.

## GRAND-THÉÂTRE.

Première représentation de *Robert-le-Diable*,

GRAND OPÉRA EN CINQ ACTES, MUSIQUE DE MEYERBEER.

Depuis bien long-temps les amateurs de bonne musique, les dilettanti lyonnais, attendaient avec impatience la mise en scène de *Robert-le-Diable*, tant promis, tant demandé!.. Portés jusqu'à nous, quelques sons de ce grand œuvre avaient fait vibrer dans nos âmes des cordes inconnues. On avait entendu des fragmens de ce drame lyrique, on en demandait l'ensemble avec ses effets galvaniques, son prestige infernal, ses voix du ciel et de l'enfer!

*Robert-le-Diable*, par la richesse musicale dont il est entouré est appelé à laisser de plus durables souvenirs que tous nos opéras modernes, y compris ceux de Rossini. Toujours identique avec le sujet, l'harmonie inimitative de cette riche composition maîtrise l'âme et la fait s'incarner avec la pensée de l'auteur. Là pas un chant, pas

un accompagnement qui n'aient leur effet ; pas une note qui ne soit la lettre d'un mot composant une phrase musicale. *Robert*, c'est le poème de transition par excellence, c'est tout le passé, tout l'avenir résumés en deux puissances, celle du mal et celle du bien. Meyerbeer, en composant ce chef-d'œuvre, a eu au cœur une grande pensée religieuse qu'il a mise en saillie par un contraste effrayant de puissance satanique. C'est une chose admirable de voir comme ces nuances sont senties dans les chants et les accompagnemens. Pour Bertram ce sont des effets prodigieux d'accords dissonans, de notes graves et aiguës qui révèlent l'enfer tout entier. Pour Alice et Isabelle c'est tout un ciel avec sa religion douce et consolante. Robert, fougueux et passionné chante d'abord avec tout le délire de son ame semi-démone, mais dès qu'il a profané le tombeau de sa mère et cueilli le rameau infernal, une transition s'opère, les accompagnemens deviennent frémissans, l'enfer a vaincu... Mais lorsque, à son tour, l'amour a dominé cet homme aux passions violentes, lorsqu'il a entendu une voix de femme, une voix aimée lui demander grâce ; Robert, le farouche Robert, brise son talisman et l'enfer de nouveau a perdu son pouvoir...

Donner l'analyse de cette pièce serait chose superflue, nous nous contenterons de rapporter ici la ballade traditionnelle qui a fourni le sujet de l'opéra dont nous parlons.

Jadis régnait en Normandie  
 Un prince noble et valeureux.  
 Sa fille, Berthe la jolie,  
 Dédaignait tous les amoureux,  
 Quant vint à la cour de son père,  
 Un prince au parler séducteur ;

Et Berthe , jusqu'alors si fière ,  
 Lui donna sa main et son cœur.  
 Funeste erreur ! fatal délire !  
 Car ce guerrier était , dit-on ,  
 Un habitant du sombre empire :  
 C'était... c'était un vrai démon.

De cet hymen épouvantable ,  
 Vint un fils , l'effroi du canton ;  
 Robert , Robert , le fils du diable ,  
 Dont il porte déjà le nom.  
 Semant le deuil dans les familles ,  
 En champ clos il bat les maris ,  
 Enlève les femmes , les filles ,  
 Et s'il paraît dans le pays...  
 Fuyez , fuyez , jeunes bergères ,  
 Car c'est Robert ; il a , dit-on ,  
 Les traits et le cœur de son père ,  
 Et comme lui c'est un démon.

Robert , Bertram son père , Isabelle de Sicile son amante , Alice sa sœur de lait et Raimbaut fiancé d'Alice , voilà dans la pièce les rôles les plus importants.

M. Gustave Blès , a joué avec un talent remarquable le rôle de Bertram. Son chant , constamment soutenu , a produit le plus grand effet , il a eu des notes d'un satanisme effrayant et pour ceux qui , comme nous , ont entendu Robert à l'académie royale de musique , il n'y a pas eu de désappointement. Costume , gestes , pauses , nous avons tout trouvé vrai , *parfaitement vrai*.

M. Blès a dans la voix des cordes d'une redondance rare , il est jeune et sûrement appelé à fournir une belle carrière. Nous l'engageons toutefois , pour la plus grande vérité du rôle , à se moins bistrer la face. Il ne doit pas oublier que Bertram a pu séduire une femme

jeune et belle qui ne l'eut point aimé si ses traits l'eussent effrayée.

M. Derancourt, pour lequel nous avons redouté d'abord le rôle de Robert et qui a chanté sans énergie son premier morceau : *Chevaliers c'est à vous que je bois*, etc., et celui qui commence par ces mots : *Un ascendant fatal*, etc., s'est ensuite élevé à toute la hauteur de son personnage et nous avons remarqué, à la troisième représentation, un grand progrès dans sa manière de chanter l'air de : *L'or est une chimère*, etc.

C'est sûrement un rôle d'une grande difficulté que celui de Robert et l'acteur qui s'en acquitte comme M. Derancourt, prouve qu'il n'a qu'à *vouloir* pour *pouvoir*.

Quant à Isabelle, nous l'avons trouvée ici plus tendre, plus énergique, plus vraie qu'à Paris, et certes, depuis que nous possédons M<sup>me</sup> Derancourt, nous ne savons pas ce que nous pourrions envier à la capitale, en fait de chant. Cette délicieuse chanteuse a fait passer toute son ame dans sa voix, aussi, quand elle a chanté cet air dont l'expression si tendre doit désarmer un enfant du démon, lorsque sa voix qui est tout une mélodie a demandé grâce à Robert, à notre tour nous lui avons demandé, à elle, grâce et merci, car notre ame de femme était brisée. Nous ne donnerons donc pas de fades éloges à qui mérite mieux que des éloges. Notre admiration, ou publique ou muette, voilà ce que nous aurons toujours pour une actrice qui s'est révélée à nous sous une forme toute nouvelle avec un talent si supérieur !!

M. Tilly, avec sa voix fraîche et sa bonne figure de Raimbaut a mérité et obtenu tous les suffrages.

M<sup>me</sup> Vadé-Bibre a chanté avec beaucoup d'ame tout

le rôle d'Alice, mais elle s'est souvent grimée à contre sens et n'a pas compris qu'elle est la personnification vivante du génie tutélaire de Robert. Par exemple, lorsqu'elle lui offre de porter en son nom une lettre à Isabelle, elle prend le ton d'une petite soubrette de comédie, tandis qu'elle devrait conserver toute la gravité d'une amie dévouée. Egalement, encore, après avoir appelé Raimbaut, elle rend mal, très-mal, par l'expression et le geste, cette pensée toute de regret :

Il ne vient pas, et pourtant,  
Il n'est encor que mon amant !

M<sup>me</sup> Vadé-Bibre a de grands moyens, qu'elle sache en tirer tout le parti possible en harmonisant le jeu de sa physionomie avec l'expression de son chant, car il n'est rien de plus contrastant qu'une voix qui pleure et une bouche qui rit. Nous aimons M<sup>me</sup> Bibre, dans plus d'une occasion nous en avons rendu témoignage et si nous lui disons aujourd'hui toute notre pensée, c'est que ses succès nous sont à cœur !.

Un pas exécuté au 2<sup>me</sup> acte par MM<sup>mes</sup> Lecomte, Guillermain, MM. Finart et Martin, a obtenu tous les bravos. Comme toujours, M<sup>me</sup> Lecomte nous est apparue aérienne et gracieuse ! Il y a dans tous ses mouvemens un entraînement si pudique, une mesure si variée, qu'on l'aime tout à-la-fois pour elle et pour ses jolis pas.

Les décors de Robert sont généralement beaux, la mise en scène sévère, les chœurs bien rendus, les accompagnemens et tous les effets d'orchestre parfaitement exécutés du commencement à la fin.

Une chose qui choque pourtant, c'est le palais d'Isabelle, au 2<sup>me</sup> acte, il est de mauvais goût de même que le 1<sup>er</sup> tableau représentant l'enfer. Il y a là surtout,

un grelot détestable que la direction doit se hâter de supprimer parce qu'il produit une sensation désagréable sur tous les spectateurs sans exception. Il nous semble même, que ces effets de jour et de nuit *ad libitum* sont hors d'œuvre et ne se rendent pas ainsi à Paris.

Il y a encore un proverbe en action, du plus mauvais effet, c'est un petit diable qui, sous les voûtes du monastère de Ste-Rosalie, s'agite en tous sens dans un bénitier, afin de justifier sûrement cet adage qui dit : *Il se débat comme un diable dans un bénitier*. Comme le *Papillon*, nous réclamons encore contre la *tuerie* des nonnes et contre les bougies qui, du temps de Robert, duc de Normandie, étaient encore inconnues. Du reste c'est peu que tout cela, et la pièce est appelée à une longue existence.

*La directrice,*

EUGÉNIE NIROYER.

---

Nous regrettons que l'abondance des matières nous prive de joindre ici un article que nous avons fait sur le Gymnase enfantin, dirigé par MM. Mouton et Castelli, nous l'insérerons dans notre plus prochain numéro, car nous aimons à tenir parole et dans cette circonstance ce nous est devoir, de dire toute notre pensée sur ces jeunes acteurs.

---

M. Ivan-Müller doit donner prochainement un second concert qui promet d'être très-brillant.

---

Une veuve bien recommandée, désire se placer pour femme de charge ou fille de comptoir. S'adresser au bureau du journal.

---

LÉON BOITEL, gérant.

---

Lyon. Imprimerie de L. Boitel, quai St-Antoine, n° 36.

Epreuve.